

Article

« Correspondance »

Nadia Khouri, Bernard Chapais et Daniel Pérusse
Anthropologie et Sociétés, vol. 13, n° 1, 1989, p. 207-211.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/015073ar>

DOI: 10.7202/015073ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org



Nous avons reçu une lettre d'une lectrice indignée que la revue ait pu consacrer un numéro au thème de l'héritage évolutif (vol. 12, n° 3). Nous serions, dit-elle, en retard d'une guerre, en offrant à des chercheurs d'exprimer l'état de la recherche en anthropologie, en primatologie et en paléanthropologie. Sans entrer ici dans le vif débat que l'idéologème sociobiologie soulève (et auquel trois articles sur 10 s'adressent), il y a lieu de réitérer que la censure ne peut se substituer au dialogue argumenté, fût-il polémique, comme l'ont poursuivi maints auteurs qui avaient le souci tant de la nature humaine que des rapports sociaux. La revue, redisons-le, représente tous les courants de l'anthropologie au Québec, souhaite être lue et les contributions qu'elle présente, débattues. Les responsables du numéro l'héritage évolutif, apostrophés par cette lettre, répondent ici même à ses objections (NDLR).

Je suis consternée par le dernier numéro d'*Anthropologie et Sociétés* (vol. 12, n° 3, 1988). Il me paraît évident que la propagande sociobiologique dont ce numéro présente les caractères, à l'exception de l'article de K. Jacobs, ne relève pas de l'activité scientifique mais d'une imposture dont les thèses ont été abondamment réfutées et rejetées par les chercheurs de la paléontologie, paléobiologie, de la génétique des populations, des mathématiques et de la statistique, de l'écologie, de l'éthologie humaine, de la neurobiologie et psychophysiologie, de la psychologie comparée, de la psychopédagogie, de l'anatomie comparée, de l'anthropologie, de l'épistémologie et de l'histoire des sciences. Je ne nommerai que les plus connus d'une liste qui serait autrement interminable : Albert Jacquard, Michel Veuille, Richard Lewontin, Richard Levins, Anne Fausto-Sterling, Georges Guille Escuret, Stephen Jay Gould, Jean-Michel Roux, André Langaney, Jean-Pierre Gasc, Jacques Gervet, Patrick Tort, Hilary Rose, Steven Rose, Jerry Hirsch, Ruth Hubbard, Luigi Cavalli-Sforza, Jacques de Lannoy, Pierre Feyereisen, Leon Kamin, Ethel Tobach, Suzanne Sunday, Marshall Sahlins, Ashley Montagu, Colette Guillaumin, Philip Kitcher, Chandler Davis, Pierre Thuillier, Michel Morange, Ruth Bleier.

Ces chercheurs ont démontré parmi tant d'autres que le prétendu corpus sociobiologique ne rencontrait aucune exigence méthodologique établie dans les sciences naturelles et humaines. Je ne ferai état que de quelques dérogations : confusion entre lien causal et concomitance, entre cause et corrélation, entre lien causal et lien statistique, empirisme naïf, glissements de sens et abus de langage, incapacité de distinguer entre des rapports de ressemblance et des ressemblances de rapports, entre un fait brut et sa conceptualisation, entre « gène » et l'idée de gène par exemple, entre une classification et son explication (on est en régression sur la perspicacité d'un Linné !), incapacité d'intégrer plusieurs variables d'un même phénomène, élimination partielle de données, fiction mécaniste d'un lien bi-univoque entre un phénomène et un autre, entre gènes et culture par exemple, ces « culturghènes » de E.O. Wilson qui, si on poursuivait la logique jusqu'au bout, devraient mener à la conclusion que la transformation du Japon après la dernière guerre est due à une mutation génétique brusque, idem pour la transmission de traits culturels d'une société à une autre (le transistor chez les Bédouins). Je continue : occultation des données sur la spéciation, incapacité de distinguer entre modèles biologiques et idéologies sociales, d'où l'incapacité à distinguer le concept d'évolution comme englobant d'une part l'histoire de tous les organismes vivant sur la terre et d'autre part comme une manière d'en organiser la connaissance.

Mais que dire de la réduction induite — nulle part repérable chez Darwin — de l'idée d'évolution à une idéologie finaliste, une téléologie dans laquelle la sélection naturelle est optimisée en une force occulte se poursuivant d'une manière linéaire de l'état de « nature » à l'état de « culture ». Quel est ce mysticisme qui se cache derrière des vocables matérialistes ? Peut-être explique-t-il le dogme du modèle homologique (l'origine) sur le

modèle analogique ? Serions-nous replongés avec un décalage en trompe-l'œil dans le préformisme ? Peut-être explique-t-il cette foi aveugle dans les prototypes. Peut-être rend-il compte du désintérêt à prendre en considération et à dialectiser l'histoire phylogénétique des espèces. À l'heure actuelle le seul champ de recherche qui soit susceptible de faire comprendre, modestement mais avec un certain degré de précision, les processus évolutifs, l'action de la sélection, la genèse et la variabilité des espèces ainsi que la naissance d'espèces nouvelles est la génétique des populations. On comprendra l'hostilité de la spéculation socio-biologique pour les rigueurs méthodologiques que cette science exige.

Mais encore, quelle est cette communauté globale des comportements appelée « primates » dans laquelle tous les primates sont confondus ? Quel primatologue, ayant intégré la circonspection dans sa recherche, ne parvient à voir que des comportements identiques et des continuités spontanées entre les gibbons, les orangs-outangs, les gorilles, les chimpanzés, pour ne nommer que les primates non humains ? Quelle est cette continuité ininterrompue entre ces derniers et le primate humain ? Qu'en est-il des hypothèses sur l'anagenèse déjà présentes chez Darwin, et des hypothèses sur la néoténie ? Quel est ce dogme continuiste, imposé comme un impératif catégorique, qui fait que tout doit aller dans le même sens et puisse être retracé à rebours pour les besoins de la cause ? Quel est ce simplisme qui consiste à traiter les comportements comme des organes ? Il est évident que les auteurs des articles du dernier numéro d'*Anthropologie et Sociétés* n'ont jamais entendu parler ni d'embryologie, ni de génétique moléculaire, ni de neurobiologie.

Admettons qu'on en reste aux comportements sans poser de questions sur les principes de leur nomenclature, comment cela se fait-il qu'un numéro spécial sur la primatologie et le comportement passe ostensiblement sous silence la recherche en éthologie humaine depuis 25 ans, comme si l'éthologie s'était arrêtée à Konrad Lorenz et à ses épigones ? Quelle est cette idée caricaturale des comportements comme ne servant chacun qu'une seule fonction : *la tromperie, l'égoïsme, le succès, le pouvoir, la dominance*, mais bien entendu jamais la productivité sémantique du langage humain et jamais, au grand jamais, le travail. Le primate humain est une créature muette et en chômage perpétuel. D'où vient cette idée tout aussi caricaturale que l'observation d'un même comportement ne peut se situer qu'à un seul niveau et ne recevoir qu'une seule interprétation ? Mais au fait un éthogramme a-t-il seulement été établi d'une manière définitive ? C'est plutôt le contraire qui se produit actuellement dans la recherche en éthologie sauf, bien entendu, chez ceux qui voient de « l'égoïsme » dans une molécule d'ADN, tout comme le très illustre van Leuwenhoek voyait, voilà près de deux siècles et demi, des homoncules dans son microscope.

Je poursuis : quel est cet amalgame avec lequel la cognition animale et la cognition humaine ainsi que la « communication » de toutes les espèces sont abordées, comme si la sémantique, la linguistique, l'énorme travail des logiciens et cognitivistes du langage depuis vingt ans n'existaient pas ? Mais tout ce qu'on est capable de nous proposer c'est du Chomsky et des structures profondes, le reste serait trop complexe et bien moins spéculatif !

La conclusion qu'on peut tirer de la sociobiologie est que la prétendue synthèse des sciences prônée par E.O. Wilson (que les directeurs du numéro, avec leur propension aux métaphores guerrières, présentent comme ayant franchi un « Rubicon » !) consiste à tourner systématiquement le dos à toutes les sciences, afin de mettre de l'avant une idéologie parascientifique qui est en rapport de mime avec ce qu'on appelle la science, mais dont le projet ne dépasse pas la pure mystification.

J'étais habituée à lire depuis des années d'excellents articles dans *Anthropologie et Sociétés*, mais ce dernier numéro contribue à perpétuer des taches aveugles en donnant

l'impression au public d'étudiants lecteurs — envers qui nous avons un devoir absolu de rigueur et de méthode — que des concepts et vocables tels que « évolution », « héritage », « primatologie », « comportement », « sociobiologie », « tromperie », « succès reproductif », « succès social », sélectionnés au gré de préjugés fantaisistes, forment système et se tiennent entre eux. Alors que c'est l'existence même des doctrines sociobiologiques qui fait problème.

Il ne fait pas de doute qu'un groupe d'idéologues établis dans le milieu universitaire essaie depuis un certain nombre d'années d'accréditer des thèses à caractère spéculatif et politique comme faisant partie du champ des questions scientifiquement discutables. Vous comprendrez qu'il n'est pas question ici de « liberté académique » mais de compétence. Dans le reste de la francophonie et dans le monde anglo-saxon, le champ scientifique a fait justice de cette imposture. Il est navrant de voir qu'au Québec, avec un certain retard sur la conjoncture, on lui consacre des numéros spéciaux. Ceci me paraît aussi aberrant que si les revues savantes se mettaient à réactiver et à légitimer la physiognomonie de Lavater, la somatotypie de Lombroso et ses convictions sur l'atavisme (auquel le modèle homologique du comportement « hérité » ressemble étrangement), l'anthroposociologie de Vacher de Lapouge, la psychométrie de Broca, le darwinisme social des Spencer et Hooton dont la sociobiologie n'est du reste qu'un avatar modernisé.

Nadia Khouri

Ce commentaire est un modèle de critique fondée entièrement sur le dogmatisme, les préjugés et une profonde incompréhension des phénomènes dont il est question. Il s'agit essentiellement d'une lettre d'indignation caractéristique d'un sectarisme disciplinaire et d'un esprit de censure anachroniques et désolants. Rien dans ce commentaire d'une généralité et d'un flou déconcertants ne se prête à un débat constructif. Nous nous limiterons donc ici à en relever les principales faiblesses.

D'abord l'ignorance. Dans son dernier paragraphe, Mme Khouri confond la primatologie et la sociobiologie avec un ensemble pour le moins hétéroclite de concepts qui n'ont en commun qu'une vague approche biologique dans l'interprétation de phénomènes humains très variés. Comment peut-on critiquer les concepts et les méthodes propres à des domaines dont on saisit si mal les frontières ? Plus loin, elle écrit : « le seul champ de recherche susceptible de faire comprendre les processus évolutifs [...] est la génétique des populations ». Une affirmation aussi naïve fait état d'une ignorance remarquable et nous doutons qu'il se trouve un seul généticien des populations qui soit prêt à l'endosser. Troisième exemple. Dénonçant l'approche évolutive du comportement, Mme Khouri écrit : « dans le monde francophone et anglo-saxon le champ scientifique a fait justice de cette imposture ». Les primatologues intéressés aux origines du comportement humain et les sociobiologistes se comptent pourtant par milliers en Angleterre et aux États-Unis. Que Mme Khouri ignore ce fait signifie-t-il qu'elle ne lit que les critiques de ces travaux plutôt que les travaux eux-mêmes ?

Deuxièmement, ce commentaire dénote une incompréhension de la méthode scientifique. Mme Khouri écrit : « Quel primatologue [...] ne parvient à voir que des comportements identiques et des continuités spontanées entre les gibbons, les orangs-outangs, les gorilles, [...] » et poursuit en dénonçant le « dogme » de « cette continuité ininterrompue entre [les primates] et le primate humain ». Mme Khouri semble valoriser

l'activité intellectuelle qui consiste à se complaire dans les singularités, les particularismes, les spécificités — autrement dit la variabilité pour la variabilité — par rapport à la démarche scientifique qui tente péniblement d'abstraire de cette réalité complexe des fils conducteurs, des principes explicatifs et des hypothèses pouvant être soumis à l'épreuve de tests empiriques. Il est facile de dire que chaque espèce est particulière, que chaque société est unique, etc., mais il est autrement malaisé d'accomplir un exercice comparatif pour en arriver à proposer des modèles explicatifs de la variabilité. Cette réflexion de Mme Khouri sur la discontinuité évolutive illustre bien, d'autre part, la persistance dans certains milieux d'un dogme (ou d'une allergie), celui de l'inexistence et de l'impertinence de l'héritage phylogénétique du comportement humain. Attitude anachronique qui nous reporte quelque part au début du XIX^e siècle.

En troisième lieu, ce commentaire reflète une lecture extrêmement superficielle du numéro et une incompréhension profonde de la pensée de ses auteurs. Par exemple, il est assez amusant de voir les articles de Michel Verdon, Louis Lefebvre ou François Doré inclus pêle-mêle dans la liste des travaux appuyant la sociobiologie ! Il est évident que Mme Khouri considère la primatologie et la sociobiologie d'une façon extrêmement simpliste, qui n'a rien à voir avec la riche diversité de concepts, de points de vue et de méthodes rassemblés dans ce numéro d'*Anthropologie et Sociétés*. Dans notre article intitulé « Anthropologie et sociobiologie, les fondements d'une possible intégration », nous adoptons une attitude très critique lorsque nous écrivons que les perspectives anthropologique et sociobiologique nous apparaissent toutes deux intrinsèquement limitées (p. 186), pour des raisons que nous discutons abondamment. Même souci du pluralisme intellectuel lorsque nous suggérons une inter-disciplinarité de type vertical, c'est-à-dire s'exerçant entre disciplines intéressées à des niveaux différents d'organisation, pratique par ailleurs commune en sciences (ex. : chimie et biologie). Et que dire des autres auteurs dont l'esprit critique et les nuances de pensée sont balayés par la vision monolithique et apocalyptique de Mme Khouri. Ce numéro représente un effort réel d'inter-disciplinarité entre primatologie, sociobiologie, psychologie et anthropologie, le tout dans une perspective épistémologique originale. En cela nous croyons qu'il est susceptible de faire avancer les connaissances et le débat... pour qui se donne la peine de le lire vraiment. Mme Khouri se dit « navrée de voir qu'au Québec, avec un certain retard sur la conjoncture, on consacre à la sociobiologie des numéros spéciaux ». Aurait-il fallu perpétuer chez nous un silence que l'on ne retrouve ni en Europe ni aux États-Unis ? Le retard est plutôt celui de Mme Khouri qui, nulle part dans sa lettre, ne démontre qu'elle a suivi l'évolution du débat et qu'elle en connaît l'état *actuel*. Mme Khouri en est encore au type de réaction viscérale qui sévissait à la fin des années soixante-dix.

Enfin, modèle de critique apologétique que ce commentaire, où l'on cherche à convaincre à tout prix en criant fort au lieu de démontrer l'invalidité de quoi que ce soit. Par exemple, cette énumération de disciplines sensées avoir réfuté l'héritage phylogénétique du comportement humain, alors qu'il est possible de puiser abondamment dans ces mêmes disciplines pour étayer l'existence propre de cet héritage. Ou cette énumération de chercheurs qui auraient récusé l'approche évolutive du comportement humain. Devrait-on répliquer avec une liste de 50, 100 ou 1 000 noms ? La futilité de ce genre d'argumentation par association est évidente. Ou encore cette énumération à l'emporte-pièce de « dérogations » de la sociobiologie par rapport à la méthode scientifique, à travers laquelle nous apprenons que les auteurs de ce numéro endossent l'idée que l'adoption du transistor par les Bédouins « est due à une mutation génétique brusque » ! Non seulement Mme Khouri ne nous a-t-elle pas lus que superficiellement mais elle confond sociobiologie et surréalisme. Cette liste de dérogations fait davantage état de sa confusion totale dans ce domaine que des problèmes réels inhérents à l'étude de l'évolution du comportement. Mme Khouri, en fait, parle tout simplement de choses qu'elle ne comprend pas. Aussi, afin

d'être en mesure de « remplir son devoir absolu de rigueur et de méthode envers le public d'étudiants lecteurs ». elle devrait peut-être se recycler quelque peu.

En résumé, cette critique est un modèle de dogmatisme et de préjugé idéologique. En cela, elle pourrait peut-être se révéler utile dans un cours sur l'art de perdre sa crédibilité. Mme Khouri se dit consternée que la revue *Anthropologie et Sociétés* publie un tel numéro. On se croirait au Moyen Âge. Voudrait-elle organiser un grand autodafé de l'écrit sacrilège et des supposés « idéologues établis dans le milieu universitaire » ?

*Bernard Chapais
Daniel Pérusse*